

AVANT-PREMIÈRES PROFESSEURS DE FRANÇAIS

Vous êtes professeur de français au collège ou au lycée,
Nous vous invitons à découvrir "Vipère au poing"
en Avant-première le dimanche 3 octobre 2004 à 11h
dans les villes suivantes :

Amiens	Dijon	Montpellier	Rouen
Angers	Le Mans	Nantes	St. Etienne
Bordeaux	Lille	Nice	Strasbourg
Brest	Lyon	Paris	Toulouse
Caen	Marseille	Reims	Tours
Clermont	Metz	Rennes	Versailles

Avant-premières gratuites,
réservées aux professeurs de français et aux documentalistes.

RÉSERVATION OBLIGATOIRE

Pour réserver votre place pour l'avant-première, inscrivez-vous sur
www.vipereaupoing.com

POUR EN SAVOIR PLUS

et vous procurer gratuitement
le matériel pédagogique de "Vipère au poing" :

www.vipereaupoing.com
rubrique « Professeurs de Français »

- Consulter la liste des salles, région par région, qui programmeront le film et qui participent aux opérations pédagogiques
- Téléchargez intégralement ce dossier pédagogique exploitable en cours
- Commandez et recevez gratuitement d'autres documents pédagogiques comme celui-ci.

INVITATION À L'AVANT-PREMIÈRE PRIVÉE DE "VIPÈRE AU POING"

Le dimanche 3 octobre 2004 à 11h

Réservées aux professeurs de français du second degré, qui peuvent venir accompagnés.
Cette invitation est strictement personnelle et sera demandée à l'entrée.



CATHERINE FROT JACQUES VILLERET JULES SITRUK

VIPÈRE AU POING

UN FILM DE PHILIPPE DE BROCA

d'après l'ouvrage de Monsieur HERVE BAZIN "VIPÈRE AU POING" Éditions Grasset & Fasquelle

www.vipereaupoing.com

AU CINÉMA LE 6 OCTOBRE

REZO

DOCUMENT PÉDAGOGIQUE

SYNOPSIS

VIPÈRE AU POING : Un film adapté de l'ouvrage de Monsieur Hervé Bazin, "Vipère au poing", publié en 1948

Jean Rezeau et son frère Ferdinand auraient tout pour être heureux. Depuis leur petite enfance, ils vivent à la Belle Angerie, la grande propriété familiale en Anjou, entourés de l'affection de leur grand-mère, de leur gouvernante, et de Fine, la servante...

Mais voilà que la mort de leur grand-mère marque brutalement la fin des beaux jours.

Ils vont devoir faire connaissance avec ceux qu'ils n'avaient guère connus jusque là, leurs parents, rentrés d'Indochine pour s'occuper d'eux.

Jean découvre alors qu'une mère, contrairement à ce qu'il croyait, n'est pas forcément pleine de douceur et d'amour.

Pire encore, la sienne a des principes d'éducation plutôt "particuliers". À la Belle Angerie, désormais, ce ne sont plus que brimades, punitions, gifles, mesquineries, humiliations, privations... Un véritable enfer pour Jean et Ferdinand. Seul le petit dernier, Marcel, né en Indochine, est un peu épargné. Quoique...

Mais Jean n'a pas du tout l'intention de se laisser faire. Lui qui, tout petit, avait tué une vipère à mains nues, a bien l'intention de résister à cette femme, cette "folle", cette "cochonne", cette "Folcoche".

Elle veut lui mener la vie dure ? Il lui rendra coup pour coup, et tant pis si le prix à payer est élevé...

C'est un combat impitoyable. Jean et Folcoche à la lutte, pied à pied, chaque jour, à chaque instant, un combat implacable.

Un drôle d'apprentissage de la vie, dont Jean finira par sortir vainqueur. Bien sûr, il aura perdu un peu de son innocence et beaucoup de ses illusions. Mais il aura gagné maturité et force de caractère, et conquis une richesse inestimable : la liberté...

Réalisation
PHILIPPE DE BROCA
Adaptation et dialogues
OLGA VINCENT
et **PHILIPPE DE BROCA**
avec
Madame Rezeau, "Folcoche"
CATHERINE FROT
Monsieur Rezeau
JACQUES VILLERET
Jean
JULES SITRUK
Miss Chilton
CHERIE LUNGHI
Fine
HANNAH TAYLOR GORDON
Freddie
WILLIAM TOUIL
Marcel
PIERRE STEVENIN
Abbé Traquet
RICHARD BREMMER
Tante Thérèse
SABINE HAUDEPIN
Père Valiza
WOJTEK PSZONIAK
Grand-mère
ANNICK ALANE
Production
Rezo Productions
Ramona Productions
Zephyr Films
France 3 Cinéma
Photos © Suzy Allouit,
© Rezo Productions
Dossier pédagogique
Conception et textes
JEAN LOUIS DERENNE



«Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? Partout ailleurs !»

Monsieur Rezeau, in "Vipère au poing" (Le livre... et le film)

DANS LA FAMILLE REZEAU, JE DEMANDE...



LE PÈRE :

Jacques Rezeau

Au fond, ce qu'il aimerait bien, Monsieur Rezeau, c'est qu'on le laisse en paix pour se livrer à sa passion : l'entomologie, l'étude des insectes, notamment les diptères, avec une préférence pour les mouches... C'est un domaine où, bien qu'amateur, il a fini par se faire une réputation jusque dans les rangs du Muséum de Paris ! C'est dire...

Seulement, le sort, conjugué - il est vrai - à son indéniabile faiblesse de caractère, s'acharne contre lui : sa femme est une véritable harpie qui, non contente de martyriser leurs trois enfants, ne cesse de le rabrouer et de se plaindre : les affaires du domaine familial, la Belle Angerie, ne sont jamais allées aussi mal et il devient de plus en plus difficile de mener la vie de grand bourgeois rentier à laquelle ses origines - et son mariage - le destinaient, au point qu'il pense parfois, la mort dans l'âme, qu'il va falloir se résoudre à travailler.

Et ses enfants... il sait bien qu'ils lui en veulent de si mal les défendre face à leur mère. Quand elle n'est pas là, pourtant, il s'entend bien avec eux, et il leur arrive même de s'amuser ensemble, à la chasse ou en voyage...

Monsieur Rezeau est un honnête homme. Mais il n'a plus prise sur grand-chose, et il comprend de moins en moins ce qui, dans sa famille et dans la société, est en train de changer tout autour de lui...

LA MÈRE :

Paule Rezeau, "Folcoche"

S'il fallait qualifier Madame Rezeau avec une expression d'aujourd'hui, on dirait que c'est une "frustrée" : frustrée de n'avoir pas fait le mariage auquel elle aspirait et de s'être vu imposer un mari si mou et tellement timoré ; frustrée de ne pouvoir mener le train de vie auquel la fortune de ses parents (le sénateur Pluvignec et Madame, héritiers d'une famille de banquiers) l'avait habituée ; frustrée d'avoir dû renoncer à l'existence qu'elle menait en Indochine... La Belle Angerie, son mari, ses trois enfants, sont pour elle un fardeau, comme une punition chaque jour renouvelée.

Avec cela plutôt mesquine et d'humeur ombrageuse, elle trouve dans la haine qu'elle porte à ses deux fils aînés et à son entourage un moteur pour vivre. C'est comme si toute son énergie était concentrée dans la recherche permanente de nouvelles punitions, de nouvelles humiliations. Pour les légitimer, Folcoche s'appuie sur Dieu et détourne la religion à ses fins. Mais au fait, pourquoi ce surnom de Folcoche ? Freddie, l'aîné, en est l'auteur, qui un jour de colère a traité sa mère de : "Folle", "Cochonne", bientôt contractés en "Folcoche".

Hervé Bazin, dans un ouvrage collectif publié en 1988 (À ma mère - Horay) a donné la clé de ce surnom : «En parois, écrit-il, la folcoche, c'est la truie qui dévore ses petits...»

L'AÎNÉ : Ferdinand Rezeau, dit "Freddie", dit "Chiffe"

Il tient de son père, Ferdinand. C'est un gentil garçon, un peu lâche et très mollandon. De là vient sans doute son surnom de Chiffe : chiffe, chiffe, molle...

Premier né des enfants du couple Rezeau, il est âgé d'une quinzaine d'années. S'il n'en est jamais l'initiateur, il n'est jamais non plus le dernier à participer aux opérations anti-Folcoche "montées" par son cadet, Jean.



LE FILS DÉTESTÉ, LE HÉROS DE L'HISTOIRE : Jean, dit Brasse-Bouillon

Pourquoi Brasse-Bouillon ? L'histoire ne le dit pas. Jean a hérité de ce surnom lorsqu'il était encore élevé par sa grand-mère, aujourd'hui tellement regrettée.

Mais il paraît que les surnoms sont une habitude ancestrale chez les Rezeau, une tradition qui, dit-on, viendrait des Romains...

Toujours est-il que Jean Rezeau, Brasse-Bouillon donc, est assurément le digne fils... de sa mère ! Oui, il partage avec elle un caractère tenace, déterminé, et une grande résistance aux agressions de la vie. Sa capacité à haïr n'est pas ordinaire non plus !

Il a vite compris que cette "maman-là" allait leur mener la vie dure et il a décidé que, lui aussi, avec ses propres armes, ferait tout pour lui rendre la vie impossible. Folcoche elle-même, qui concentre sur lui sa haine, ne peut s'empêcher par instant de l'admirer. *«De tous mes fils, lui avoue-t-elle un jour, tu es celui qui me ressemble le plus.»*

Jean, sans nul doute, du haut de ses douze ans, aurait bien aimé vivre une vie d'enfant. Mais les circonstances en ont décidé autrement. Plutôt que s'en plaindre, il a choisi d'en prendre son parti, et plutôt que subir, il a choisi d'agir. Puisque c'est la guerre, il va faire la guerre. Et à la guerre, tous les coups sont permis...

LE PETIT DERNIER : Marcel, dit "Croquette"

C'est le plus jeune (une dizaine d'années), que ses frères ne connaissent pas avant le retour des parents à la Belle Angerie. Marcel, en effet, est né en Indochine, et c'est indéniablement le fils préféré de sa maman : mais on devrait peut-être dire « celui qu'elle déteste le moins »... Croquette a bien compris qu'il valait mieux être pour que contre Folcoche (ce qui lui autorise quelques trahisons vis-à-vis de ses frères). Mais il a également très envie de faire partie de la "bande". Il s'associe donc régulièrement avec Jean et Freddie, occupant un "emploi" tout trouvé : celui d'agent double.

ANNÉES VINGT, les "années folles"

Plus de dix millions de morts et plus encore de blessés : la Première guerre mondiale (1914-1918) avait traumatisé l'Europe.

Le début des années vingt, époque où se situe «Vipère au poing», marque l'avènement des «Années folles», une décennie à laquelle la crise économique de 1929 mettra un terme.

Années folles, oui, où l'on veut à tout prix rattraper le temps perdu. Il souffle comme un air de liberté qui atteint toutes les couches de la société : les premières féministes font leur apparition, les jupes des femmes raccourcissent, on abandonne le corset. Coco Chanel révolutionne la mode... Des rythmes venus d'Outre-atlantique envahissent les salons et les bals, charleston, fox-trot, accompagnant la vague du jazz portée par les premières «Reves nègres».

Au cinéma on applaudit Charlie Chaplin, Laurel et Hardy, Buster Keaton... Les premières stations de radio font leur apparition. L'exposition des Arts Décoratifs (les «Arts Déco») à Paris en 1925, bouleverse radicalement l'esthétique et ce que l'on n'appelait pas encore le «design». C'est l'époque du Manifeste du surréalisme d'André Breton, des premières voitures de course, des cigarettes américaines... Malgré tout, les temps sont instables, politiquement et socialement, avec plusieurs gouvernements successifs, de grandes grèves ouvrières et des finances publiques fragiles (inflation, fuite des capitaux...). Les années vingt voient également un obscur petit caporal (Adolf Hitler) publier «Mein Kampf» (Mon combat - 1925), un livre qui annonce l'Allemagne nazie et la deuxième guerre mondiale. Mais de cela, nul n'a conscience encore...

LES REZEAU, une espèce en voie de disparition...

Avec le début du XXe siècle, la société a évolué. Pas la famille Rezeau. Dans leur grande demeure de trente deux pièces mais où l'on n'a ni l'eau courante, ni le chauffage, ni l'électricité, ni la radio, ni le téléphone, les Rezeau vivent la fin d'un monde, celui de la grande bourgeoisie provinciale terrienne du XIXe siècle. Mais ils ne s'en rendent pas compte, accusant pêle-mêle de leurs difficultés l'État, les partis politiques (de gauche), les franc-maçons, tous ces «voleurs et ces assassins». Monsieur Rezeau n'a pas compris que l'on ne gère plus ses affaires, sa famille et ses biens comme on le faisait hier. Fouchement conservateur, le mari de Folcoche est un homme du passé, totalement dépassé...

Ça s'est passé dans les années vingt

• Les premières émissions de radio

Les premières stations de radio apparaissent aux États-Unis en 1920. La TSF (Télégraphie Sans Fil) arrive dans certains foyers français en 1922 avec la station «Radiola» (en 1930, on comptera trente stations émettrices en France!).

• La première autoroute

Elle est italienne, et elle relie Milan à la région des Grands lacs. On l'inaugure en 1924.

• La première émission de télévision

Première démonstration, en mars 1925, à la Royal Institution de Londres, du principe de la télévision par l'Écossais John Logie Baird.

• Le premier film parlant

Il a pour titre «Le chanteur de jazz», il est signé Alan Crosland, et il sort aux États-Unis en 1927.



«Familles, je vous hais ! disait Gide (qui pourtant en fit une).
Disons plus simplement, à deux lettres près : Familles, je vous ai...»
Hervé Bazin, in "Ce que je crois"

VIPÈRE AU POING, un roman, un succès, un scandale...

«Vipère au poing» est un phénomène ! «Écrit au coin d'une table en quarante-cinq jours*», le premier roman d'Hervé Bazin, lorsqu'il paraît en 1948, est un succès immédiat. Le scandale qui l'accompagne est lui aussi énorme.

Premier roman d'un parfait inconnu. «Vipère au poing» (Grasset) connaît à sa sortie un succès foudroyant !

Le parfum de scandale y est pour quelque chose. Comment ce Monsieur Bazin peut-il oser s'attaquer à la sacro-sainte institution de la famille, ce pilier de la société ? De quel droit se permet-il de salir le symbole, l'icône de celle-ci : la mère ?

En plus, l'auteur n'a épargné personne. Avec lui, tout le monde en prend pour son grade ! La religion et l'Église, les institutions, la bourgeoisie, la paysannerie de l'Anjou (arriérée !). Bref, la société toute entière, où règnent mesquinerie, cupidité, hypocrisie et injustice.

Et puis il y a le style, direct, percutant, incisif, nerveux, qui ne laisse aucun répit, aucune échappatoire au lecteur, souvent directement interpellé.

* anecdote citée par Madame Bazin dans une interview au magazine l'Anjou en septembre 1996

Quatre générations de lecteurs

Depuis 1948, quatre générations de lecteurs ont dévoré «Vipère au poing». En France, plus de quatre millions d'exemplaires ont été vendus : autant à l'étranger, avec quarante-quatre traductions. On étudie toujours «Vipère au poing» au collège, et si le mode de vie des personnages peut nous paraître bien éloigné du nôtre, leurs sentiments restent très «contemporains».

Au fait ? Pourquoi «Vipère au poing» ? Jean Rezeau, le héros-narrateur, nous dit que, tout petit, il a étouffé une vipère à mains nues. Sa mère, vipère d'un autre calibre, mérite le même sort...

Une suite en deux romans

Hervé Bazin a donné une suite à «Vipère au poing». Avec «La mort du petit cheval» (1950) puis «Le cri de la chouette» (1972), il éclaira certaines questions restées sans réponses, et règle définitivement ses comptes avec le passé.



De la vie au roman...

Jean Rezeau, le "double" d'Hervé Bazin

Dans trois livres, Hervé Bazin a évoqué ce qui, dans «Vipère au poing» et les autres ouvrages de la trilogie, était directement emprunté à sa propre vie : «Ce que je crois» (Grasset, 1977), «Abécédaire» (Grasset, 1984) et «À ma mère» (M. Bisiaux et C. Jajolet ; 60 écrivains parlent de leur mère - Horay 1988). Mises bout à bout, ces «révélations» en disent long sur l'inspiration de l'écrivain.

La famille

Comme Jean, le héros du livre, Bazin avait deux frères : son père était entomologiste et sa mère, prénommée Paule, rejoignit son mari en Chine (en Indochine dans le film).

L'auteur fut donc d'abord élevé par sa grand-mère, dans une propriété en Anjou, le domaine du Patys, qui ressemblait à s'y méprendre à la Belle Angerie. Comme celle de son héros, la famille comptait un Académicien, son grand-oncle René Bazin. Hervé Bazin, en conflit avec ses parents, fit plusieurs fugues (Jean en fait une)...

Folcoche

La scène où les enfants revoient leur mère, de retour d'Asie, et la mémorable paire de gifles qu'elle leur assène pour couper court aux effusions, est authentique : tout comme les coups de fourchette à table, le surnom de Folcoche, les VF (Vengeance à Folcoche) gravés sur les arbres de la propriété familiale...

La seule passion de Folcoche, la vraie, était une collection de timbres. Sa méchanceté était réelle et constante, et c'est chez son fils, à Paris, que la mère d'Hervé Bazin vint mourir un beau jour.

De sa vie au roman, Hervé Bazin a malgré tout beaucoup transposé, ajouté, retranché, amplifié ou minoré. Mais si ses romans sont bien des œuvres de fiction, leur source profonde est réelle. Dans une interview de 1996, son épouse expliquait : «Il était très vulnérable, très sensible, écorché définitivement depuis l'enfance...»

«Ça ne s'apprend jamais trop tôt,
la liberté...»

H. Bazin, in "Ce que je crois"

Hervé Bazin (1911-1996)

Une petite notice biographique...

De son vrai nom Jean-Pierre Hervé Bazin (il se faisait appeler «Jean»), l'auteur de «Vipère au poing» est né en 1911 à Angers dans une famille de la bourgeoisie terrienne, catholique et conservatrice.

Adolescent en révolte, il éprouve ses préceptes et multiplie les collèges... Il obtiendra son bac mais refusera ensuite de passer les examens de la faculté catholique de droit d'Angers où ses parents l'ont inscrit de force. On veut alors le contraindre à préparer l'école militaire de Saint-Cyr... C'en est trop, il s'enfuit. Durant près de quinze ans, il va vivre à Paris - où il décroche une licence de lettres - une existence bohème faite de mille petits métiers. En 1946, il fonde une revue de poésie, «Coquille», et reçoit le prix Apollinaire l'année suivante. Mais c'est la publication de «Vipère au poing», en 1948, qui le propulse sur le devant de la scène littéraire. Jusqu'à sa mort en 1996, il demeura l'un des écrivains français les plus connus et les plus traduits, dont les romans restent dans la veine du premier d'entre eux : romans de révolte, de dénonciation de toutes les injustices...

Entré à l'Académie Goncourt* en 1960, il en devint le président en 1973. Plusieurs fois marié, l'auteur, dont l'enfance avait été si terrible, a eu sept enfants ! Et il a fini sa vie à Cunault, dans l'Anjou qui l'avait vu naître...

*L'Académie Goncourt, créée en 1903, réunit dix romanciers français. Chaque année, elle distingue un roman, auquel elle accorde le fameux «Prix Goncourt».

«À tous ceux qui crèverent d'ennui au collège ou qu'on fit pleurer dans la famille, qui, pendant leur enfance, furent tyrannisés par leurs maîtres ou rossés par leurs parents, je dédie ce livre.»

Jules Vallès - dédicace de «L'enfant»

«Il devrait y avoir des écoles normales supérieures où l'on enseignerait aux jeunes ménages l'art de vivre en famille.»

Jules Renard - conférence sur «Poil de Carotte» (École Normale de Saint-Cloud. 1904)



JACQUES VINGTRAS et POIL DE CAROTTE, «grands-frères» de Brasse-Bouillon

Lorsqu'il publia «Vipère au poing», Hervé Bazin avait d'illustres prédécesseurs. Avant lui, et comme lui, en s'inspirant de leur propre histoire, Jules Vallès et Jules Renard avaient raconté le drame d'une enfance sans affection, sous la coupe d'une mère bien peu maternelle...

Un «Enfant» sans enfance

«J'ai été le tambour sur lequel ma mère a battu des rrra et des fla, elle a essayé sur moi des roulées et des étoffes, elle m'a travaillé dans tous les sens, pincé, balaféré, ramponné, bourré, souffleté, frotté, cardé et tanné...»

Il n'aura pas fallu moins de trois livres à Jules Vallès (1832-1885) pour dire, on devrait dire «vomir», la révolte que lui inspirèrent son enfance et son adolescence : «L'enfant» (publié en 1879, disponible en J'ai Lu), «Le bachelier» (1881) et «L'insurgé» (1886) mettent en scène Jacques Vingtras, le double de l'auteur. Un enfant méprisé, souffre-douleur d'une mère brutale et bornée, affublé d'un père froid et sévère.

À la fin du premier roman, l'enfant martyr se jure d'être plus tard le porte-parole de ces malheureux dont personne n'entend la souffrance et la détresse : «Je défendrai les DROITS DE L'ENFANT comme d'autres les DROITS DE L'HOMME, crie Jacques Vingtras devenu adolescent. Je demanderai si les pères ont liberté de vie et de mort sur le corps et l'âme de leur fils.»

Roman violent, sans concession, «L'enfant» est aussi un cri de haine contre la société, les injustices et les inégalités qu'elle tolère.

Pauvre «Poil de Carotte»

«Mon cher papa, j'ai longtemps hésité, mais il faut en finir. Je l'avoue : je n'aime plus maman (...) À cause de tout. Depuis que je la connais.»

Il n'est pas méchant, Poil de Carotte, mais il est fatigué. Fatigué de sa mère, Mme Lepic, fatigué d'être sa tête de turc et d'en être si peu aimé.

«Poil de Carotte», encore une histoire d'enfant mal aimé, brimé par sa mère et bien peu défendu par son père. L'auteur, Jules Renard (1864-1910), a mis beaucoup de lui-même dans cette histoire d'un enfant triste, délaissé, sans cesse rabroué, rabaisé, condamné à la ruse et au mensonge pour survivre dans cet univers familial hostile.

Jules Renard avait été un enfant mal aimé. Comme plus tard Brasse-Bouillon, le héros de «Vipère au poing», c'est en pension et non dans sa famille qu'il vécut les moments les plus paisibles. «Avoir une mère et ne pas savoir de quoi parler avec elle...» regrette-t-il douloureusement dans son «Journal». En écrivant «Poil de Carotte» (publié en 1894, disponible en Librio), Jules Renard voulait aussi susciter une prise de conscience : «Il semble qu'il y ait, chez le peuple, beaucoup de Poil de Carotte, expliquait-il lors d'une conférence. Puissent-ils, grâce au mien, devenir de plus en plus rares !»

«Sans pour autant dénaturer la force du roman, il serait enrichissant de donner à entrevoir des éléments sur Paule Rezeau, des «clés» sur son personnage qui pourraient enrichir le regard du spectateur.» Note d'intention de la production

DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN, dans les coulisses de «Vipère au poing»...

Les Italiens ont une formule célèbre : «Traduttore, traditore» (traducteur, traître !). Mais «traduire» un roman à l'écran, l'adapter au langage cinématographique, est-ce nécessairement le trahir ? Petit tour dans les coulisses du film...

Jean

«C'est quand même bizarre... Papa et ce type ne travaillent pas ensemble, mais dès qu'il y a une fête, un voyage, il est là... Folcoche l'embrasse, c'est donc un ami...»

LE SECRET AMOUREUX DE FOLCOCHE...

Et s'il y avait une raison à la méchanceté de Folcoche ? Et si sa mauvaise humeur pouvait s'expliquer autrement que par son seul sale caractère ? Hervé Bazin dit avoir découvert, à la fin de sa vie, que sa mère, la «vraie» Folcoche, était tombée amoureuse à dix-huit ans du maître d'hôtel de ses parents, et qu'on l'avait mariée de force pour étouffer le scandale !

Dans le film, deux scènes nous suggèrent que Folcoche aurait bien pu, en Asie, tomber amoureuse, et que peut-être Marcel, son dernier fils... Cette explication ne figure pas dans le roman. Elle n'est donnée que dans «La mort du petit cheval», publié deux ans après.

Et si les scénaristes font également allusion à un amour, c'est pour nous permettre de mieux comprendre la complexité du personnage de Madame Rezeau.



...Aux yeux clos, d'une vraie vipère. Un bronze impeccablement lové sur lui-même... Une main d'enfant la saisit brusquement par le cou, exactement au-dessous de la tête. C'est Jean, l'étré d'avant.

(extrait du scénario)

UN LONG FLASH-BACK

Un flash-back, c'est un «retour en arrière». Pour nous raconter l'histoire de la famille Rezeau, le scénario s'écarte un peu du livre. Il puise dans la vraie vie d'Hervé Bazin la scène où Folcoche vient mourir à Paris chez Jean devenu adulte, et la scène est placée en début de film. Nous comprenons ainsi immédiatement que l'on va nous raconter une histoire du passé, et que l'on nous invite à découvrir les étapes successives qui ont conduit jusqu'ici. À la fin, «bouclant la boucle», le film reviendra à la première scène (à «aujourd'hui»), et l'histoire sera refermée.

Le procédé du flash-back est également utilisé pour l'épisode où Jean, petit enfant, étouffe une vipère. Dans le livre, il est situé au tout début, comme une explication du titre et de ce qui va suivre, car le roman est une sorte de longue métaphore de la mise à mort (symbolique) d'une vipère (Folcoche).

Si les scénaristes ont placé cette scène dans le courant du film (en flash-back) c'est pour permettre au spectateur d'entrer, en quelque sorte, dans la tête de Jean qui, à un moment où il se confronte à sa mère, se rappelle cette anecdote.

«Et la pistolétade ? Ma mère ? Tu t'en souviens ?»

(voix-off, Jean adulte)

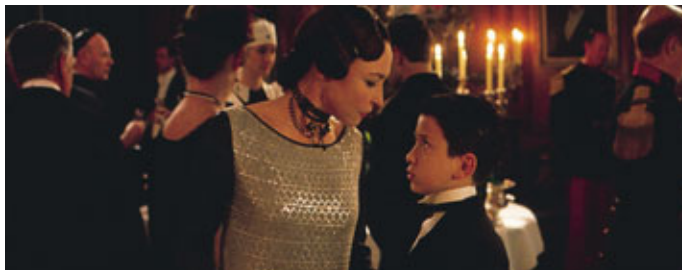
«Je ne baisserai pas les yeux... D'abord parce que ça t'immerde, ensuite Chiffe me regarde...
Ce faux jeton de Cropette me regarde aussi... Oh tu peux durcir ton regard, ton regard de vipère...
C'est ça t'es une vipère... Non tu ne mordras pas... les vipères ça me connaît...»

(voix intérieure de Jean, enfant)

VOIX-OFF, LE FIL ROUGE...

Du début à la fin du film, à des moments choisis, une voix nous brosse le contexte de l'action et nous donne les explications utiles. C'est celle de Jean, le héros devenu adulte, qui est aussi, comme dans le livre, le narrateur de cette histoire. On appelle cela une «voix-off» : cela évite de tout «montrer» avec des images, ce qui pourrait allonger inutilement le film : cela nous permet également de connaître le point de vue du héros sur l'histoire qu'il est en train de vivre.

Le procédé est aussi utilisé dans la scène où Jean fixe sa mère droit dans les yeux, la «pistolétade». Cette fois, la voix-off nous permet de comprendre les sentiments intérieurs du héros et de mieux interpréter la scène qui se déroule sous nos yeux. Dans son roman, Hervé Bazin utilise lui-aussi plusieurs «voix» pour raconter son histoire, tantôt celle de Jean devenu adulte (le narrateur), tantôt celle de Jean enfant.



Madame Rezeau

«On me LAISSE DESCENDRE !!! On aura tout le temps de s'embrasser... PLACE ! PLACE !»

TRANSPPOSITIONS... ET INVENTIONS

Réaliser un film à partir d'un roman, ce n'est pas forcément suivre à la lettre tout ce qui est écrit. Le langage cinématographique n'est pas le langage littéraire, et le sens (et la force) des images n'est pas comparable à celui des mots : l'image montre ; le mot suggère.

C'est pourquoi les scénaristes, par petites touches, ont légèrement modifié le récit.

Au début du livre, dès qu'elle les revoit, Folcoche giflé ses enfants. Pas dans le film, où elle se «contente» de les bousculer. À l'image, en effet, ces gifles auraient risqué de prendre une dimension trop importante, et de faire perdre à Folcoche, dès le début, une part du mystère qui est le sien. Certains épisodes du livre sont transposés : le voyage

de Jean et Ferdinand avec leur père dans le sud de la France a été transformé en voyage à Nantes. L'intérêt de cette transposition est de nous montrer combien le monde des Rezeau est en décalage avec la vie moderne urbaine. Dans cet épisode, des scènes sont totalement inventées, telle celle du «bal nègre», où Monsieur Rezeau et ses fils entendent du jazz pour la première fois.

Il y a beaucoup d'autres transpositions ou inventions : elles servent à mettre en lumière les enjeux de l'histoire et les sentiments des personnages : montrer la Maison de redressement (qui n'était qu'évoquée dans le livre), à pour intérêt de nous faire comprendre ce qui déclenche réellement la guerre «à mort» avec Folcoche.

Père Voltiza

«Mais oui, je quitte votre maison de fois...
Vos haricots rouges, mon salaire de misère
commençaient à m'écœurer... Madame !
Madame Folcoche !»

LA VALSE DES PRÉCEPTEURS

Dans le roman, Folcoche «use» littéralement les précepteurs (professeurs particuliers) de ses fils. Dès que l'un d'entre eux émet une réserve sur ses méthodes d'éducation, il est prié d'aller voir ailleurs. Au point que le narrateur finit par les désigner par un numéro. Le dernier en date, le septième (1), qui n'est autre que l'abbé Traquet, est ainsi «B VII». Pour éviter de compliquer inutilement le film, les scénaristes ont choisi de réduire le nombre de précepteurs à deux, en l'occurrence le père Voltiza (Trubel dans le roman) et l'abbé Traquet. C'est bien suffisant pour nous faire comprendre le rôle que jouent ces personnages dans l'histoire et les différents types d'attitudes qu'ils peuvent avoir vis-à-vis des enfants.

ÇA RESSEMBLE À QUOI, UN SCÉNARIO ?

Une scène, au hasard...

57. INT JOUR - LABORATOIRE (Été)

Monsieur Rezeau épingle ses mouches sur une planche, entouré de ses fils. Il est très excité.

MONSIEUR REZEAU

Mes enfants, grande nouvelle !

J'ai là trois variétés de diptères inconnues jusqu'à ce jour au bataillon, dont je vais déposer les noms au Muséum par courrier recommandé et je grille Chadown. Je les dénomme Ferdinandis, Johanis et Marcellin REZEAU. Vos noms sont désormais immortalisés par la science.

MARCEL

Vous vous rendez compte ? Il y aura des millions de mouches qui porteront notre nom.

Il est clair que cette grande nouvelle n'a aucun impact sur ses frères...

Soudain Fine arrive, essoufflée, avec un télégramme à la main, qu'elle tend à Monsieur Rezeau...

Il le lit et, l'air grave...

MONSIEUR REZEAU

Mes pauvres enfants, votre mère est au plus mal : il est possible qu'elle ne passe pas la semaine.

Il quitte la pièce, ému.

Une fois seuls, les trois gamins se regardent et se mettent à rire franchement...

De vrais sales gosses, plus insolents et insoucians que réellement méchants.

Ils se prennent les mains et improvisent une ronde diabolique.

ENFANTS

Folcoche va crever

Folcoche va crever

Folcoche va crever...

LE TEMPS RACCOURCI

«Vipère au poing» (le roman) court sur sept ou huit ans. Restituer cette durée au cinéma aurait imposé de recourir à divers procédés : vieillir artificiellement les acteurs ou changer d'acteurs en cours de film, par exemple... bref, risquer de parasiter le bon déroulement et la bonne compréhension de l'histoire. Le scénario «concentre» donc le temps et les épisodes du livre sur environ deux ans, ce qui simplifie la narration sans nuire - bien au contraire - à la force du récit.

Bien sûr, les héros ne vieillissent pratiquement pas pendant le film, ce qui a imposé de modifier quelques scènes du roman.

À la fin du livre, par exemple, Jean, qui a quinze ans, séduit Madeleine, une jeune vachère, et vit avec elle une véritable initiation amoureuse. Dans le film, il n'a que douze ans, la scène de séduction est donc plus en rapport avec son âge : Jean embrasse furtivement sur les lèvres la servante. Fine...

Jean

D'après Traquet, y'en a qui restent attachés huit jours. Des irréducibles. Ceux qu'on a vus ils ont piqué du pain au réfectoire, on les a fouettés. Ils ont mordu au sang leurs gardiens... Y'en a un qui a un doigt arraché.

Freddie

Comment on peut en arriver là ?

Jean

*Mais on va tous en arriver là ! On va tous finir là si on réagit pas...
Vièpe au poing - dialogues du film (extrait)*

COLONIE PÉNITENTIAIRE OU MAISON DE REDRESSEMENT : pour les enfants récalcitrants...

Ce pourrait être une parenthèse dans la vie de la famille Rezeau. Comme une trêve. Ce jour-là, tout le monde est parti en balade au bord de la mer, on s'amuse, on fait les fous...

Mais, au retour, Folcoche a prévu un petit détour : un arrêt de quelques minutes dans une "Maison de redressement"...

Au chapitre XXI de son roman, Hervé Bazin nous raconte que, pour venir à bout de ses enfants, «*la mégère, selon Freddie, aurait même proposé une maison de redressement.*»

Dans le film, c'est une menace à peine voilée que Folcoche adresse à ses fils en les emmenant voir la colonie pénitentiaire où l'abbé Traquet (le dernier en date des abbés engagés pour leur faire la classe) a été aumônier.

Menace en l'air ? Non ! Dans les années vingt du XXe siècle, il était tout à fait possible pour des parents de faire enfermer leurs enfants dans une Maison de redressement, pour peu qu'ils les estiment trop indisciplinés.

On disait "correction paternelle"

Une loi de 1850, qui est restée en vigueur près d'un siècle, offrait en effet aux pères (car le père était alors le détenteur de l'autorité en sa qualité de "chef de famille") la faculté «*de faire enfermer un enfant indocile.*» Une simple requête auprès du président du tribunal suffisait à envoyer l'enfant en établissement durant trois mois ou six mois, renouvelables !

Le législateur avait donné un nom à cette disposition : la "correction paternelle". Pas grand chose à voir avec une gifle d'agacement, ni même avec le fouet, punition favorite des éducateurs de l'époque...

Délinquant, vagabond, orphelin... ou enfant placé

Mais qui va-t-il rencontrer dans cette "Maison de redressement" l'infortuné enfant qui n'a peut-être pour seul tort que d'être turbulent ou mauvais élève ? D'autres enfants comme lui, bien sûr, mais aussi et surtout des voleurs, des violents, condamnés par la justice, des vagabonds, des mendiants, des fugueurs, des orphelins. Toute une population dont les plus jeunes n'ont pas sept ans et les plus âgés vingt-et-un ans, groupe hétéroclite d'enfants et d'adolescents que la société, ne sachant qu'en faire, a choisi d'enfermer dans ce que des journalistes baptiseront bientôt des "bagnes d'enfants".

*ainsi orthographié dans le roman



«*Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !*

Qu'est-ce que c'est que ces hurlements ?

C'est la meute des honnêtes gens

Qui fait la chasse à l'enfant (...)

Il avait dit J'en ai assez de la maison de redressement

Et les gardiens à coup de clefs lui avaient brisé les dents (...)

Maintenant il s'est sauvé (...)

Et tous galopent après lui

Les gendarmes les touristes les rentiers les artistes»

Chasse à l'enfant (extraits) Jacques Prévert, in "Paroles" - 1949

LES RÉVOLTÉS DE LA "COLONIE MARITIME" DE BELLE-ÎLE

"*Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !*"... il est célèbre ce poème de Jacques Prévert, tiré d'un non moins célèbre recueil, "Paroles".

Mais qui sait aujourd'hui qu'il raconte une histoire vraie, un fait-divers tragique qui s'est déroulé il y a soixante dix ans. C'était à Belle-Île-en-Mer, dans le Morbihan, au sein d'une colonie pénitentiaire fondée au XIXe siècle et sans doute pas bien différente de celle où Folcoche, dans le film, emmène ses enfants pour leur faire peur.

À la "colonie maritime" de Belle-Île-en-Mer, la vie est si dure, les mauvais traitements et les privations tellement habituels, que les adolescents qui y sont enfermés se révoltent. En été 1934, ils saccagent les bâtiments et s'enfuient en grand nombre.

Les gendarmes vont mater cette rébellion dans le sang. La plupart des "colons" seront repris, certains grâce aux habitants et aux touristes de l'île : une chasse à l'enfant a en effet été organisée, après que le directeur de la colonie a promis une prime de 20 francs à qui capturerait un fugitif. Un vrai Far-west...

*«Les enfants y entrent vagabonds,
ils en sortent bandits.»*

*Témoignage d'un ancien colon cité par
Alexis Danan, dans un article
de Paris-Soir - 1937*

DE VÉRITABLES PRISONS

Lorsque les établissements de placement d'enfants sont créés, à partir de 1850, on les appelle des "colonies pénitentiaires". Ni plus ni moins que des prisons pour enfants, souvent à la campagne : on pense en effet réformer les colons au contact de la nature et grâce aux travaux des champs.

En 1927, les colonies pénitentiaires sont rebaptisées "Maisons d'éducation surveillée", plus communément nommées "Maisons de redressement" ou "Maisons de correction". Mais le régime ne change pas. C'est bien celui d'une prison, avec ses gardiens parfois violents, ses cachots où l'on est enfermé plusieurs jours à la moindre indiscipline, les châtiments corporels, les fouilles régulières, les abus sexuels...

Une violente campagne de presse contre ces établissements est engagée dans les années trente, des révoltes éclatent, mais il faudra attendre la fin de la seconde guerre mondiale pour que les choses commencent à évoluer.

SI TU VEUX EN SAVOIR PLUS

LES ENFANTS DU BAGNE

Marie Rouannet - Payot 1992

BAGNARDS EN CULOTTES COURTES

René Biard - La Table ronde 1968

MAISONS DE SUPPLICE

Alexis Danan - Denoël 1937

«Tes mains, Brasse-Bouillon !» cria Mme Rezeau. Et, comme je ne les remettais pas assez vite sur la table, un coup de fourchette, dents en avant, vint les ponctuer de quatre points rouges.»

Vipère au poing - chapitre VII

MALTRAITER SES ENFANTS, cela porte un nom : la «maltraitance»...

Des coups, des cris : des brimades et des punitions ; des humiliations, du mépris... Pour qualifier le sort que Folcoche réserve à ses trois enfants, on parlerait aujourd'hui de «maltraitance»...
Et il se pourrait bien qu'on lui retire la garde de ses fils !

Être le fils de Folcoche... Une vraie galère ! Avec la peur, à chaque instant, de ce que cette mère si peu «maternelle» va bien pouvoir inventer pour rendre la vie encore plus invivable, si c'est possible... Privés des jouets et des cadeaux que leur grand-mère leur avait offerts, gîlés, pincés, fouettés sans raison valable, privés de jeux, interdits de parler, contraints à des corvées idiotes, mal nourris... Brasse-Bouillon et son frère Chiffe, et même le petit préféré, Croquette, n'en finissent pas de subir les humeurs de leur mère, et n'ont plus qu'une obsession : la fuir à tout prix, en se faisant envoyer en pension ou, pire encore, en tentant de la tuer !

Des lois, pour protéger

En France, il y a des lois pour punir les parents qui maltraitent ainsi leurs enfants, et des services de protection de l'enfance existent dans chaque département. On a défini quatre grandes catégories de mauvais traitements :

- **la violence physique** : les sévices physiques (violence, coups) et les actes de barbarie...
- **la cruauté mentale** : les violences verbales, insultes, menaces, terreur infligée, humiliations...
- **la négligence lourde** : les enfants manquent d'attention et de soins, ou sont privés du nécessaire (vêtements, hygiène, sommeil, nourriture...)
- **l'abus sexuel** : l'enfant est agressé sexuellement (attouchements, viol...)

Au regard de la loi d'aujourd'hui, Jean, Freddie et Marcel sont bel et bien des «enfants en danger».

86 000 ENFANTS «SIGNALÉS» EN FRANCE EN 2002

Le «signalement» consiste, de la part de personnes amenées à connaître la situation d'un enfant maltraité (un médecin, un instituteur...) à prévenir les autorités judiciaires. Celles-ci prennent alors des mesures qui peuvent aller jusqu'au retrait de l'enfant à ses parents et son placement en famille d'accueil ou en maison de l'enfance. Parfois, les parents peuvent être envoyés devant le tribunal.

67 500 des enfants signalés en 2002 étaient considérés comme «enfants en risque» : des enfants qui, sans être maltraités, ont des conditions de vie qui peuvent mettre en danger leur santé, leur éducation. Il s'agit souvent d'enfants de familles en difficulté ou en grande précarité. Les services sociaux apportent à celles-ci une assistance à l'éducation et des aides financières, par exemple.

18 500 étaient, au sens propre, des enfants maltraités

- 5 600 victimes de violences physiques
- 5 000 de négligences lourdes
- 2 000 de violences psychologiques
- 5 900 d'abus sexuels

C'est beaucoup...

Quid, késcaso... TESTE TES CONNAISSANCES !

RENDS À CHACUN SA CITATION

1. «Elle avait de larges mains et de larges pieds dont elle savait se servir. Le nombre de kilogrammètres dépensés par ces extrémités en direction de mes joues et de mes fesses pose un intéressant problème de gaspillage de l'énergie.»
2. «Qu'est-ce que je veux, moi ? Éviter les calottes. Papa m'en donne moins que maman. J'ai fait le calcul.»
3. «Ma mère est contente quand elle me donne une giflette (...) elle s'étire et rencontre la joue de son fils : quelle joie pour une mère de le sentir là, à sa portée, et de se dire : c'est lui, c'est mon enfant, mon fruit, cette joue est à moi, clac !»
A. Poil de Carotte (héros de Jules Renard)
B. Jacques Vingtras (l'«Enfant», de Jules Vallès)
C. Jean Rezeau (le narrateur de «Vipère au poing»)

VRAI OU FAUX ?

1. L'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies a adopté une «Déclaration des droits de l'enfant» (sur le modèle de la «Déclaration des droits de l'homme»), qui a été proclamée en novembre 1989.
2. Le livre d'Hervé Bazin, «Vipère au poing», avait déjà été adapté à l'écran, mais pour la télévision.
3. Publiée au début du XXe siècle, la série des «Claudine», de l'écrivain français Colette (1873-1954), raconte aussi une enfance malheureuse.
4. Paris a accueilli les Jeux Olympiques pour la première fois en 1924.

C'EST L'UN OU L'AUTRE !

1. **Vers 1925, qu'appelle-t-on une «coupe à la garçonne» :**
A. une coupe de cheveux féminine courte comme en portent certaines actrices telle Mary Pickford
B. une spécialité des garçons de café parisiens, qui arrivent à servir plusieurs coupes de champagne en même temps
2. **Monsieur Rezeau est un spécialiste des diptères (mouches, moustiques...). Ces insectes sont ainsi nommés parce qu'ils n'ont qu'une paire d'ailes fonctionnelle. On en a aujourd'hui dénombré et décrit :**
A. plus de 10 000 espèces différentes
B. plus de 100 000 espèces différentes
3. **Le mouvement «Dada», c'est :**
A. un mouvement architectural lancé par le facteur Cheval (le créateur du «Palais idéal») juste avant sa mort en 1924
B. un mouvement artistique anticonformiste, précurseur du surréalisme, importé en France par Tristan Tzara en 1920
4. **Après guerre (de 1914-1918), à l'époque de «Vipère au poing», la description de certaines maisons à vendre ou à louer comportait le sigle E.G.E. Cela signifiait :**
A. Eau, Gaz, Électricité
B. Épargnée par la Guerre Européenne

LES RÉPONSES

- Vrai ou faux ?
1. Faux : c'était en novembre 1959 (en novembre 1989, c'est la Convention internationale des Droits de l'enfant, plus détaillée, qui a été adoptée par 191 pays).
 2. Vrai : il s'agit d'un téléfilm de Pierre Cardinal tourné en 1971, avec Alice Sapritch dans le rôle de Folcoche.
 3. Faux : c'est, au contraire, une série de romans ou l'autre dit sa nostalgie de son enfance heureuse.
 4. Faux : c'était en 1900 : en 1924, Paris accueillit les Jeux pour la seconde fois.
- C'est l'un ou l'autre !
- 1 A
2 B
3 B
4 A